



HAL
open science

Pour un Trésor des racines européennes du français

Sergueï Sakhno

► **To cite this version:**

Sergueï Sakhno. Pour un Trésor des racines européennes du français. Le Français dans Le Monde, 2004. halshs-01730952

HAL Id: halshs-01730952

<https://shs.hal.science/halshs-01730952>

Submitted on 15 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour un Trésor des racines européennes du français
(in : *Le Français dans le monde*, N° 335, sept.-oct. 2004, pp. 30-39)

La diversité linguistique de l'Europe nous fascine et nous fait un peu peur. L'Europe des langues paraît à première vue une Babel inaccessible, un obstacle (Kersaudy 2001 : 12).

L'imminent élargissement de l'Union Européenne à des pays d'Europe de l'Est (Hongrie, Slovaquie, Pologne, Tchéquie, Lituanie, Lettonie, Estonie...) et d'Europe du Sud (Malte, Chypre, peut-être Turquie...) ajoute plusieurs nouvelles langues au tableau déjà impressionnant des onze ou douze langues officielles de l'Union (allemand, anglais, danois, espagnol, finnois, français, italien, grec, néerlandais, portugais, suédois, plus l'irlandais pour certaines catégories de documents communautaires officiels). Mais il ne faut pas oublier les langues dites régionales (breton, catalan, galicien, basque, gallois, etc.) dont le rôle dans les politiques linguistiques européennes est important.

Certaines parmi toutes ces langues européennes – au sens étroit, comme langues des pays de l'Union Européenne, mais aussi au sens large, si on pense à l'Europe *des Cornouailles à l'Oural*, pour reprendre le joli titre d'une chanson d'Isabelle Aubret, – sont des parents proches du français (langues romanes : espagnol, italien, portugais). D'autres sont des parents plus éloignés appartenant à la famille indo-européenne (a° langues germaniques : anglais, allemand, suédois..., b° langues celtiques : irlandais, gallois..., c° langues slaves : polonais, tchèque, slovène..., d° langues baltes : lituanien, letton, e° grec moderne). D'autres encore n'ont aucune parenté avérée avec le français (langues finno-ougriennes : finnois, hongrois ; langue altaïque : turc). Le maltais est un cas à part : c'est une langue sémitico-romane, proche de l'arabe mais fortement influencée par des dialectes italiens.

I. Découvrir ou redécouvrir les mots de nos langues dans le cadre d'une expérience individuelle de chaque Européen

Les actuelles politiques linguistiques de Conseil de l'Europe encouragent tous les Européens à atteindre un certain niveau de compétence communicative dans plusieurs langues et à poursuivre l'apprentissage des langues tout au long de la vie, de sorte que les Européens deviennent effectivement des citoyens plurilingues et interculturels capables de communiquer avec les autres Européens dans tous les domaines. Dans un article récent (*FDFM* 330, 2003) à propos du *Guide pour l'élaboration des politiques linguistiques en Europe*, J.-Cl. Beacco souligne l'importance du projet éducatif européen visant à promouvoir le plurilinguisme et le pluriculturalisme. Le *Guide* précise notamment qu'il faut considérer l'enseignement des langues comme le développement d'une compétence individuelle unique (« savoir » des langues, quelles qu'elles soient) (*Version de synthèse*, p.7).

La tâche est immense. Face au scepticisme exprimé par certains spécialistes par rapport à la pédagogie multilinguistique (Hagège 1996 : 161), il appartient aux linguistes et aux didacticiens de proposer des formes alternatives d'enseigner et d'apprendre sans toutefois renoncer au meilleur de l'enseignement traditionnel.

Transparence / opacité des vocabulaires européens

Aujourd'hui, à l'époque de l'accroissement de contacts linguistiques liés à tout ce qu'on appelle la mondialisation, nous devons nous habituer à nous interroger sur les mots français les plus courants par rapport à leurs correspondants dans les principales langues européennes. A l'échelle européenne, la question du plurilinguisme (multilinguisme) doit se poser en termes de « transparence » des langues entre elles par opposition à leur « opacité » relative. La transparence entre les principales langues européennes dites occidentales est assez importante : elle est assurée par leur « matière expressive » (lexique, modèles syntaxiques, discoursifs, rhétoriques), - autrement dit leur corpus - matière qui est unifiée et standardisée en profondeur (Baggioni 1997).

On peut penser aussi aux nombreuses similitudes existant entre le français et l'anglais, seraient-elles dues au double héritage linguistique gréco-latin - sans oublier l'héritage culturel judéo-chrétien - ou aux contacts intenses au cours des siècles (aboutissant notamment à de nombreux emprunts directs ou indirects). Il est bien connu notamment que l'anglais, langue germanique, a emprunté la moitié de son vocabulaire au français, langue romane. Ces ressemblances et analogies,

voire identités, facilitent l'apprentissage des deux langues et la communication entre les francophones et les anglophones.

Mais la transparence n'est jamais absolue (pensons aux mots anglais ne ressemblant en rien à leurs équivalents français ainsi qu'aux nombreux « faux amis »), et elle est même assez problématique pour certaines langues (polonais, lituanien, finnois) du point de vue des Français.

Un francophone se rendant dans un autre pays européen ne manque pas d'être frappé, intrigué ou amusé par maint mot curieux aperçu souvent sur des enseignes de magasins, des panneaux de signalétique urbaine et de circulation routière, des affiches publicitaires. Certains mots de langues européennes, mots à allure exotique dont il ignore, devine à moitié ou comprend réellement le sens, lui suggèrent de vagues associations dont il sera enclin, par prudence et en vertu d'un scepticisme bien cartésien, à se méfier. D'autres lui semblent complètement opaques, et il ne pourra établir aucun lien plausible entre la forme du mot et son sens réel ou supposé. Mais il osera rarement chercher le mot français dont la racine pourrait correspondre à tel mot difficile dans la langue étrangère qu'il aborde.

De même, en dehors des mots dits internationaux (comme *touriste* – *tourist* – *Tourist* – *turisto*, etc.), un étranger apprenant le français n'a pas l'habitude de faire des rapprochements entre tel mot français qu'il découvre et tel mot de sa propre langue. Les barrières lexicales paraissent souvent infranchissables.

L'enseignement traditionnel des langues y est pour quelque chose : ne nous a-t-on pas souvent recommandé d'oublier les mots de sa langue maternelle pour mieux « immerger » dans le système d'une langue étrangère, sans se poser trop de questions inutiles?

Cependant, plusieurs de ces mots étrangers fréquents et typiques, qui surprennent notre francophone, présentent des racines qui peuvent être aisément mises en relation, avec un minimum de connaissances linguistiques, avec des mots français comportant des racines identiques ou proches, car les racines en question remontent à une même source linguistique (langue mère, emprunt ancien ou récent).

Voiture louée, loi contournée ?

On sait qu'un francophone n'est jamais complètement dépaysé au contact de l'italien, langue romane assez proche du français. Mais l'italien peut poser des énigmes. Quand on séjourne en Italie, on voit partout des enseignes affichant NOLEGGIO. On finit par apprendre que cela signifie 'location (de voitures)'. Mais la forme du mot paraît bizarre : pourquoi *location* se dit en italien *noleggio* ?

On pourrait penser, en suivant le principe de l'« étymologie populaire », que dans le mot italien *noleggio* 'location d'un moyen de transport', *no-* est une négation est que *-leggio* est à rattacher au mot italien *legge* 'loi'. L'imagination aidant, on arrive à la conclusion : les loueurs de voitures en Italie sont malhonnêtes, ils agissent en dehors de la loi. Il y a de quoi devenir paranoïaque !

Malheureusement (ou contraire, heureusement), ce raisonnement un peu naïf est complètement faux : le mot en question a une origine différente. Louer une voiture n'est pas plus risqué en Italie qu'en France.

En réalité, ce mot italien, qui paraît si étrange, correspond exactement, du point de vue de sa racine, au verbe français *noliser* qui signifie 'affréter, louer' (en parlant d'un bateau). Ce terme de marine est relativement peu connu. *Noleggio* et *noliser* remontent tous deux au mot latin *naulum* 'fret' qui est lui-même d'origine grecque, du grec *naulon* 'prix du transport en bateau ; fret'. Plusieurs mots français font partie de la même famille étymologique : *naval*, *naviguer*, *nef*, *nauffrage*, *nausée*. Il existe un autre emploi technique de *noliser* : un *avion nolisé* est ce qu'on appelle couramment en France un *charter* (mais au Québec on dit bien *vol nolisé* – Walter 1998 : 256).

Par ailleurs, l'étymologie greco-latine de *noleggio* / *noliser* est révélatrice d'un trait historique important de la civilisation du monde méditerranéen : les Romains, qui étaient au début de mauvais navigateurs, ont appris des Grecs l'art de la navigation en assimilant des termes grecs correspondants.

L'utilité du rapprochement entre it. *noleggio* et fr. *noliser* est certaine : on comprend mieux le mot italien et on mémorise mieux le mot français qui est relativement rare et technique. Il est donc important de faire découvrir une partie des correspondances de ce type (plus ou moins directes ou au contraire indirectes, cachées).

Derrière les différences considérables entre nos langues qui frappent dès l'abord parce qu'elles empêchent la compréhension immédiate et la communication, il y a des analogies et même des identités. Beaucoup de ces analogies et de ces ressemblances ne sont pas évidentes, mais on peut les cerner et les grouper.

Il existe d'excellents ouvrages récents qui permettent à un non-spécialiste de se rendre compte de certains de ces liens, car ils présentent de façon plus ou moins abordable les langues européennes (Allières 2000 et Kersaudy 2001, malgré quelques erreurs et approximations de ce dernier), notamment sur le plan lexical (Calvet 1993), ou bien un groupe de langues à parenté proche comme les langues romanes (Reinheimer, Tasmowski 1997).

La lexicographie a peu exploité le domaine : outre le fort utile (mais déjà ancien) dictionnaire de R. Gransaignes d'Hauterives (1948) et les tentatives un peu simplistes de petits dictionnaires multilingues (cf. Goursau, Goursau 1989), nous ne connaissons que le monumental *Dictionnaire des formations analogues en 7 langues* de R. Geysen (1985), dont l'objectif est de grouper systématiquement les formes analogues afin de faciliter l'apprentissage du lexique de ces sept langues. Ainsi le latin *maleficio* est mis en parallèle avec le français *méfait*, l'espagnol *malhecho*, l'italien *malfatto*, l'anglais *misdeed*, le néerlandais *misdaad*, l'allemand *Missetat* (p. 12). Ce rapport une fois compris, un apprenant mettra facilement en rapport l'all. *Missbildung* avec le fr. *malformation*. Mais ce remarquable ouvrage, une vraie mine de renseignements précieux, est difficile à utiliser sur le plan pédagogique à cause de sa grande densité, « défaut » lié à l'ampleur du projet. Sa 2^e partie est consacrée au vocabulaire des sept langues classé par groupes thématiques ; la 3^e partie est une synthèse de grammaire comparée.

L'approche que nous proposons est un peu différente et elle est plus modeste (réaliste) : l'exhaustivité est un rêve impossible.

consiste à exploiter pédagogiquement certaines données de linguistique comparée afin d'aider les apprenants à dépasser l'altérité lexicale entre les principales langues d'Europe.

Certaines des données que nous utilisons sont bien connues des spécialistes, mais elles n'ont pas été suffisamment systématisées ni décrites afin de les rendre accessibles à un large public.

Mieux connaître le vocabulaire français à travers certains mots de langues européennes

L'idée paraît à première vue saugrenue, cependant elle a été plusieurs fois émise par certains linguistes qui, dépassant le stade du chuchotement entre spécialistes, ont le mérite de s'adresser au grand public. Grâce aux auteurs tels que Louis-Jean Calvet ou Henriette Walter¹, beaucoup de francophones savent aujourd'hui que l'anglicisme *pedigree* vient de l'expression française *piéd de grue* (plus exactement du moyen français *pié de grue*), par allusion à la disposition des arbres généalogiques, et que l'anglais *mushroom* 'champignon' est un cousin du français mousseron, mot désignant une espèce de champignon (du bas latin *mussario*, avec influence du mot *mousse* 'végétal cryptogame').

Les mots de nos langues, si l'on s'y intéresse de près, nous racontent des histoires passionnantes et souvent instructives. Il serait injuste de dire que l'étymologie s'adresse à quelques érudits, à un public restreint de gens cultivés. Défiant les idées reçues, ne devrait-on pas montrer que derrière cette formidable richesse de formes et de sens se cachent des liens, des analogies, voire des identités ? On doit redécouvrir le français en le comparant avec certaines autres langues européennes du point de vue des liens historiques (génétiques ou non) existant entre les mots de leurs vocabulaires.

Qui se douterait que l'adjectif anglais *nice* (prononcé à peu près comme *naïss*) est d'origine française ? Pourtant, *nice* est bien un mot ancien français, issu du latin *nescius* 'ignorant', qui signifiait « naïf, simple d'esprit », « pauvre », « faible ».

Commentons ce dernier exemple suggéré par H. Walter. Le mot, prononcé [nis], existe toujours dans certains dialectes français, notamment dans celui de Franche-Comté (*Elle est nice* 'Elle est naïve'). *Nice* est donc apparenté aux mots français *science*, *sciemment*, *inconscient*. Notons

¹ Walter H., *L'aventure des mots français venus d'ailleurs*. Paris : R. Laffont, 1997, p.182, 179.

L'aventure des langues en Occident : Leur origine, leur histoire, leur géographie. Paris : R. Laffont, 1994.

toutefois que *nice* n'est pas lié à *niais* ni à *nigaud*, mots ayant une origine distincte (le premier est en rapport avec *nid* (d'oiseau), le second serait en relation avec le prénom *Nicodème*).

Have a Nice time!

Quant au nom de la ville de *Nice*, plusieurs anglophones s'amuse à le rapprocher de leur mot *nice*, du moins sur le plan graphique : la capitale de la Côte d'Azur n'est-elle pas pour eux le symbole de la douceur de vivre à la française ? Un grand hôtel niçois utilise ce rapprochement dans un calembour introduisant sa publicité : *Have a Nice time* (allusion à l'expression anglaise *to have a nice time* 's'amuser, passer un moment agréable').

Certes, la vraie origine du nom *Nice* n'a rien à voir avec le mot anglais *nice* (bien que ce dernier soit d'origine française). La ville fut fondée par les Grecs qui l'appelaient Νικαία *Nikaia*, c'est-à-dire « La Victorieuse » : il s'agit sans doute d'un nom destiné à porter chance à la fondation, en l'occurrence d'une épithète attachée au nom d'une divinité, peut-être Athéna (Αθηνα Νικαία *Athēna Nikaia*).

Certes, l'évolution du sens de *nice* en anglais a de quoi nous surprendre. Mais elle est loin d'être inexplicable ou aberrante. Bien au contraire : le sens 'faible' du mot ancien français logiquement donné lieu en anglais à celui de 'subtil, fin', ensuite à 'distingué'. Il est normal que 'subtil, fin' ait abouti à 'agréable, gentil, beau' : il suffit de penser aux emplois de l'adjectif français *fin*.

Le mot anglais *nice* garde d'ailleurs dans certains de ses emplois des traces de son origine française et des vestiges de son sens premier. On comprend mieux pourquoi *nice taste* se dit au sens de 'goût distingué', *nice girls* signifie 'filles bien élevées', *nice distinctions* se traduit comme « distinctions *subtiles* », et on est moins étonné face au sens de son dérivé *nicety* dans par exemple *diplomatic niceties* 'subtilités diplomatiques'.

Entre bénédiction et bêtise, il n'y a qu'un pas

Il est intéressant que l'histoire de plusieurs mots français révèle une relation de sens analogue, quoique inversée. D'une qualité morale positive on passe plus ou moins facilement, peut-être par euphémisme, à l'idée de « naïveté », voire de « sottise ». Ainsi, le fr. *benêt* signifie 'simplet, naïf', mais ce n'est qu'une prononciation populaire de *benêt* 'bêni' (du lat. *benedictus* 'bêni'). N'oublions pas le fr. *innocent* : issu du latin *in-nocens* 'qui ne fait pas de mal, inoffensif' (même racine dans le fr. *nocif*), le mot a développé le sens de 'ignorant, simple d'esprit' (*l'innocent du village* ; *Quel innocent d'aller croire un pareil conte !*).

De ce point de vue, La Rochefoucauld n'avait pas tout à fait raison quand il disait « Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon ».

Nombreux parallèles de forme et de sens

Dans cette perspective, on doit apprendre à observer le jeu complexe, dans les mots de nos langues, entre les formes et les sens.

Par exemple en français, n'importe qui peut mettre en rapport *banc* 'siège' et *banquette* : même si ce dernier mot (issu de l'ancien provençal *banqueta* 'petit banc', 'siège à plusieurs places') ne peut pas désigner par exemple un petit banc de jardin public, il est tout naturellement perçu par un Français comme renvoyant à une sorte de banc. Le rapprochement avec l'adjectif *bancal* est plus difficile mais non impossible (d'après la divergence des pieds d'un banc, on pense à une personne boiteuse ou à un objet mal équilibré : *meuble bancal*).

Quant au rapport entre *banc* et *banque* ou *banquet*, il est encore moins évident pour un Français. Mais ce rapport il peut être réactivé, réactualisé au contact d'autres langues :

- sur le plan à la fois de la forme et du sens : italien *banco*, espagnol *banca*, *banco*, allemand *Bank* 'banc, banquette' et 'banque' ;

- ou seulement du point de vue du sens : grec moderne τραπέζι *trapezi* 'table ; repas', τράπεζα *trapeza* 'banque'², cf. le mot russe d'origine grecque *trapeza* 'repas' ; on peut penser aussi au russe *lavka* qui signifie à la fois 'banc' et 'boutique'.

² Par ailleurs, ce mot grec se retrouve dans le français *trapèze*, terme de géométrie ou désignant un appareil de gymnastique. En effet, ce dernier vient du grec τραπέζιον *trapezion* 'petite table' et 'figure de géométrie

A ce propos, il est utile de rappeler que le mot *banc* garde une trace de son ancien rapport avec le domaine du commerce et de la finance, puisque certaines variantes du français régional connaissent l'emploi de *banc* au sens de 'étal d'un marchand'. De ce point de vue, les données des autres langues européennes nous aident à mieux comprendre les particularités du mot français en question.

D'un autre côté, l'étymologie dite *naïve* ou *populaire* (terme peu heureux, parfois ressenti comme péjoratif) joue un rôle très important dans notre façon de percevoir les mots du français et dans notre activité langagière quotidienne : tout comme l'étymologie savante, l'étymologie populaire répond au besoin de lutter contre ce que les linguistes appellent l'*arbitraire* du *signe*.

Ainsi, le mot français *banquise*, dont l'origine est distincte de celle de *banc* (car il vient du scandinave, cf. suédois *packis*, danois *pakis* ou norvégien *pakkis* 'amas de glace'), a été rapproché par les locuteurs francophones de *banc* au sens de 'amas (de sable, de neige, de poissons)', mot historiquement lié à *banc* 'siège'. La « forme interne » de *banquise* est donc ressentie comme se trouvant en rapport avec *banc* dans tous ses sens. L'anglais peut conforter notre locuteur dans cette possibilité de rapprochement (cf. *bank* 'talus ; bord, rive, berge ; amoncellement ; banc de sable', *snow bank* 'congère' et *bank* 'banque').

II. Trésor des racines européennes du français

La démarche peut sembler anachronique à notre époque. Pourquoi s'intéresser aujourd'hui à la lexicologie historique et en particulier à l'étymologie, science traitant de l'origine des mots ? A la fois banalisée par les dictionnaires et méconnue du grand public, souvent ridiculisée et considérée comme une discipline désuète et inutile, réservée à quelques érudits, ou au contraire, comme futile et superficielle, voire dangereuse (car obscurcissant le véritable sens des mots dans les langues)³, l'étymologie est la « parente pauvre » de la linguistique moderne.

Mais pour un esprit curieux, l'étymologie (et de façon plus générale, l'étude historique des langues) peut être, si on l'aborde avec précaution et méthode, en y ajoutant bien sûr quelques connaissances de linguistique historique, un moyen puissant d'explorer les richesses lexicales et sémantiques des langues, de mieux comprendre les sources de leur déroutante diversité et les raisons de leurs secrètes ressemblances (voir Calvet 1993, Allières 2000, Sakhno 2001).

On dit parfois (en plaisantant un peu) que « l'homme est un animal étymologisant ». Une sorte de penchant naturel nous pousse à chercher la motivation cachée des mots (qu'il s'agisse de la langue maternelle ou d'une langue étrangère) en inventant, à défaut d'explications scientifiques plus ou moins rigoureuses, des motivations intuitives et des rapprochements hasardeux, souvent dictés par la seule ressemblance phonique entre les formes (phénomène appelé *étymologie* « *naïve* » ou « *populaire* »). Ce souci n'a rien de ridicule ni de méprisable : bien au contraire, il peut contribuer, si on se base sur les connaissances acquises par les linguistes et les historiens, à mieux maîtriser les langues.

Voici trois exemples, pris parmi tant d'autres, autour de deux notions importantes pour notre civilisation européenne: « VILLE » et « PORT ».

Allemand *Stadt* 'ville' – fr. *station, statique* : Pierre qui roule n'amasse pas mousse

On sait très bien que *la ville* se dit en allemand *die Stadt*. Cette forme fait partie de nombreux composés (comme *Stadtplan* 'plan d'une ville', *Stadtrat* 'conseil municipal') des noms de plusieurs localités (comme *Altstadt* « Vieille-ville », *Neustadt* « Neuve-ville » ou *Karl-Marx-Stadt* redevenue depuis peu *Chemnitz*⁴). Il existe un mot germanique très proche et historiquement identique à *Stadt* : *Statt* 'lieu' (il s'emploie aujourd'hui comme préposition : *statt* 'au lieu de' et comme préfixe détachable, cf. *stattfinden* 'avoir lieu', mot à mot « lieu-trouver »). Plusieurs toponymes alsaciens

quadrangulaire', mot dérivé de $\tau\rho\alpha\pi\epsilon\zeta\alpha$ *trapeza* 'objet à quatre pieds' (d'où 'table', 'comptoir d'un changeur', 'banque').

³ On trouve ce point de vue par exemple dans l'essai de J. Paulhan *La preuve par l'étymologie* (Cognac, 1988), mais il est plus ou moins partagé par certains linguistes, comme J. Rey-Debove (1998: 199).

⁴ Il s'agit d'un toponyme d'origine slave (« Ville-de-pierre » ou « Ville-du rocher »), cf. tchèque *kámen* 'pierre', russe *kamen* 'pierre, rocher'. On trouve une racine apparentée en germanique : angl. *hammer*, all. *Hammer* 'marteau' : à une certaine époque, nos ancêtres linguistiques utilisaient en effet des marteaux en pierre.

comportent cet élément : *Stetten*, *Hochstatt* et *Hochstett* (« Haute-ville »), ainsi que *Sélestat*, nom de ville dont la première partie est difficile à interpréter. Une forme proche est observée dans le mot allemand *Stätte* *f* ‘endroit, établissement’ qui se rencontre principalement dans les composés tels que *Gaststätte* ‘café, restaurant’ (mot à mot : « hôte-endroit »), dans le néerlandais *stad* et le suédois *stad* ‘ville’, ainsi que dans l’angl. *stead* ‘place, lieu’, ‘ferme, hameau’ et la préposition *instead* (*of*) ‘au lieu de’.

Mais peu de gens savent que *Stadt* correspond, du point de vue de l’origine indo-européenne de sa racine (*sta-), aux mots français tels que *station*, *statique*. En effet, ce mot allemand (apparenté au verbe *stehen* ‘se tenir debout’) signifie proprement ‘endroit où l’on se fixe, s’arrête, s’installe définitivement’, par opposition au nomadisme antérieur des Germains anciens.

Autrefois, les mots fr. issus du latin *stare* ‘se tenir debout’ et de ses dérivés entretenaient un lien plus étroit avec l’idée de « lieu de séjour ». En ancien français, le substantif *estee* *f* signifiait ‘demeure, séjour’, *estance* *f* avait le sens de ‘demeure, maison’. Ce dernier fait penser à l’italien *stanza* *f* ‘chambre’ et ‘demeure’ dont le vient le français *stance* *f*, mot vieilli signifiant ‘demeure’. Disparu en français classique, *stance* a été repris au XX^e siècle dans le vocabulaire des arts pour désigner une salle décorée de fresques. Mais *stance* (surtout au pluriel) désigne aussi une suite de vers offrant un sens complet et suivie d’un repos. Il s’agit également d’un italianisme : en italien, *stanza* est passé de ‘demeure, séjour’ à ‘repos’, ensuite à ‘groupe de vers avec repos’.

Faut-il aller aussi loin pour montrer le lien entre ‘s’arrêter’ et ‘résider’ ? Le mot fr. *station* est un excellent exemple : il suffit de penser aux expressions *station thermale*, *station balnéaire*, *station climatique*. Remontant au latin *statio* ‘position permanente’, ‘demeure’ (du verbe *stare* ‘se tenir debout’), il a d’abord désigné en ancien français (sous la forme *estacion*) le lieu où l’on se fixe. Cette acception de *station* a été reprise au XVII^e s. (‘mouillage pour les bateaux, rade’) et réactualisée au XX^e s. comme terme scientifique désignant un espace restreint présentant un ensemble de conditions d’existence pour végétaux et animaux, un *biotope*.

Station s’emploie aussi en préhistoire, en parlant d’un lieu (ou *site*) où l’on retrouve les vestiges d’un séjour humain ou hominien. Ces *stations* préhistoriques découvertes par les archéologues ne sont-elles pas des prototypes de nos agglomérations urbaines d’aujourd’hui ?

Quand on s’assied, on s’installe pour longtemps

De façon analogue, une racine i.-eu. distincte (*sed-), désignant proprement l’action de s’asseoir, explique les mots français de sens proche tels que *résider*, *résidence* (du latin *residere* ‘rester assis, demeurer, séjourner’, verbe issu de *sedere* ‘être assis, se tenir, demeurer’), mais aussi l’allemand *Siedlung* ‘localité, petite agglomération rurale ou urbaine’ et l’anglais *settlement* ‘village, hameau ; ferme, habitation isolée’, ou encore le tchèque *sidlo* ‘séjour, résidence, habitation’. Les mots fr. *sédentaire*, *sédentarité* (< lat. *sedere*) véhiculent une idée proche.

Cette racine explique l’origine des noms de certains peuples européens, dont celui des *Seduni*, ancien peuple alpin, auquel remonte le nom géographique *Sion* (localité en Valais suisse). Il en est de même sans doute du nom des *Alsaciens* qui signifierait « ceux qui sont établis (mot à mot *assis*) de l’autre côté (du Rhin) ». En latin du Moyen Âge, *Alsace* se disait *Alisatia*, en vieux-haut-allemand : *Elisâzzo* (d’où la forme *Elsass* en allemand moderne). On y reconnaît les racines i.-eu. *ali- ‘autre’ (cf. lat. *alius* ; *alter* > fr. *altérité*, *autre*) et *sed- (cf. all. *sitzen* ‘être assis’ dont le prétérit est *sass*, le participe passé : *gesessen*).

D’autres mots français nous apportent des témoignages en faveur du lien ancien et profond entre l’idée de « lieu où l’on s’arrête, s’immobilise » et celle « de lieu d’habitation ». On peut penser à *demeure* (nom fém.) et à *demeurer* ‘rester ; habiter’ (du latin *demorari* ‘tarder, s’attarder’, lui-même dérivé de *mora* ‘retard’, cf. fr. *moratoire*). Dans certaines régions françaises, ainsi qu’au Canada, le verbe *rester* (du latin *restare* ‘s’arrêter’, de *stare* ‘se tenir debout’, même racine que *statique*) s’emploie au sens d’« habiter ».

Par ailleurs, *die Stadt* ‘ville’ est apparenté au mot allemand *der Staat* ‘Etat’ (emprunté au latin *status*, cf. angl. *state*), ce qui nous rappelle sur le plan de la forme (toujours la racine *sta- !) le lien existant en français entre *statique*, *statut* et *état*, les deux derniers étant issus du latin *status*. Sur le plan du sens, le rapport entre *Stadt* et *Staat* est analogue à celui qui est observé en français entre *citadin* (‘habitant d’une ville’) et *citoyen* (‘membre de la communauté correspondant à un Etat’), termes remontant au latin *civitas* ‘communauté urbaine, ville’.

Grec moderne *limeni* ‘port’, *aerolimenas* ‘aéroport’ – fr. *limon* : Faut-il se méfier de l’eau qui dort ?

Un Français voyageant en Grèce constatera que l’aéroport s’appelle en grec ΑΕΡΟΛΙΜΕΝΑΣ. Connaissant un peu l’alphabet grec grâce à l’enseignement secondaire ou supérieur, il devinera certes que l’élément ΑΕΡΟ- correspond à *aéro-*, comme *aéroport*, *aéronef*. Mais que signifie ΛΙΜΕΝΑΣ (prononcé à peu près *liménas*, avec un accent tonique sur *é*) ? Si cela correspond à *port*, pourquoi ce mot a-t-il une forme aussi étrange qui ne ressemble en rien au mot français *port* ni à d’autres mots de sens proche (comme *gare*) ?

S’il doit prendre un bateau sur le port, notre touriste (ou homme d’affaires) va sans doute remarquer le mot grec ΛΙΜΑΝΙ [limani] qu’il lui sera facile de rapprocher de ΛΙΜΕΝΑΣ : les deux correspondent bien, du point de vue du sens, au français *port*. Or l’interrogation subsiste : la racine grecque en question est-elle liée à quelque chose dans ma propre langue, le français ? Aucun ouvrage accessible au grand public ne permet de répondre à ce genre de questions.

Or il est intéressant de savoir que certains mots français présentent la même racine ou une racine apparentée. Pensons d’abord à *limnologie*, terme savant désignant la science qui étudie les phénomènes physiques et biologiques se rapportant aux lacs, ainsi qu’à *limnotropisme* (réaction physique entraînant le poison vers les eaux plus calmes) ou à *limnothérapie*, terme de médecine se rapportant à l’utilisation de bains de boues médicinales pour guérir certaines maladies. L’élément *limno-* est emprunté au grec classique *limnê* (ΛΙΜΝΗ) ‘marais, eau stagnante’, mot lié à *leimôn* (ΛΕΙΜΩΝ) ‘prairie humide’. Mais on doit ajouter à cette famille lexicale le mot français *limon* qui est issu du latin *limus* ‘boue, vase’ (vocabulaire basé sur une racine indo-européenne apparentée).

Quel serait le rapport entre « port » et « lac », « marais », « eau stagnante », « vase » ? La réponse est presque évidente : le prototype d’un port maritime ou fluviale est une baie fermée, une lagune où l’eau est calme, donc, quelque chose qui rappelle un lac, un marais.

A ce propos, il est intéressant d’observer la ressemblance entre les mots français *mer* *f* (du lat. *mare* ‘mer’) et *marais* *m*, termes apparentés à *marine*, *marée*, *morue* qui sont dans le même famille étymologique.

Ces mots remontent à l’i.-eu. **mor-i-* dont sens originel de était sans doute ‘marais, lac, lagune’. Plusieurs fleuves et rivières dans les pays slaves portent des noms tels que *Maritsa*, *Morava* (cf. *Moravie*, nom d’une province historique de la Tchéquie). Le fr. *marais* (dont les dérivés sont *marécage*, *marâcher*) est d’origine germanique : ce mot est issu du francique **marisk* ‘marais’, lui-même dérivé du germanique **mari* ‘lac, mer’. Il est étroitement apparenté à l’angl. *marsch* ‘marais, marécage’, l’all. *Marsch* ‘terre fertile au bord de la mer’, et entretient une parenté un peu plus éloignée avec les mots all. *Moor* ‘marais’ et *Meer* ‘mer’, ainsi qu’avec l’angl. *mere* ‘étang, lac’. Quant au fr. *mare*, ce mot vient d’un emprunt à l’ancien scandinave *marr* ‘mer, lac’. Certes, la distance de sens entre la majestueuse *mer* et une modeste *mare* est assez importante.

Nos ancêtres linguistiques connaissaient-ils la mer ?

Vu le rapport entre *mer* et *marais*, certains linguistes et historiens en viennent à la supposition que les proto-Indo-Européens étaient un peuple « continental » ; leurs descendants auraient découvert la mer à la suite de leurs migrations. Cela semble se confirmer notamment par la coïncidence entre l’all. *See* (masculin) ‘lac’ et *See* (féminin) ‘mer’ (mots qui sont apparentés bien entendu à l’angl. *sea* ‘mer’). On sait par ailleurs que les vocabulaires désignant la mer varient considérablement selon les langues i.-eu., cf. les mots grecs *thalassa* et *pontos*, l’angl. *sea*, le lituanien *jura*.

On essaie quelquefois de rattacher l’i.-eu. **mori-* ‘marais, lac’ à une racine i.-eu. **mer-* ‘saisir’ et ‘broyer, frotter’. Serait-ce par rapport aux terrains marécageux où l’on s’enfoncé, terrains qui « saisissent », « attrapent » (et ensuite « dévorent ») un animal ou un homme imprudent ? La mer et les grands lacs seraient des abîmes qui engloutissent les naufragés et les noyés...

Il est curieux que le bas-allemand *Haff* ‘mer, golfe’, le suédois *haf* et le danois *hav* ‘mer’ (ainsi que les noms germaniques du « port », cf. all. *Hafen*, angl. *haven*, dan. *havn*, fr. *havre*, mot d’origine germanique) semblent apparentés à l’allemand *Haft* ‘arrestation, capture’ et au latin *capere* ‘saisir’ (>

fr. *captif, capturer, captiver*). On pense aussi à l'i.-eu. *mer- / *mor- 'scintiller', cf. le mot grec *marmaros* 'brillant' (> fr. *marbre*).

Lituanien *ùostas* 'port' – français *huis, huissier* : un port est une porte ouverte sur la mer

Quittons la Méditerranée ensoleillée pour aller à l'extrémité nord-est de l'Europe (selon notre point de vue d'habitants de l'extrême ouest), aux rivages de la mer Baltique. Nous voici en Lituanie (en lituanien, *Lietuvà*). Le lituanien est l'une des langues les plus étonnantes parmi les langues européennes : il n'a évolué que très lentement pendant les autres langues indo-européennes se transformaient au cours des siècles. Il a gardé, selon les linguistes, une physionomie très proche de ce qu'a été, à l'origine, le langage de nos lointains ancêtres, il y a cinq ou six mille ans (Chicouène, Skupas 1998 : 45).

Cependant, un francophone qui découvre la Lituanie risque d'être déçu : cette langue qu'on dit merveilleuse ne présente guère de ressemblances lexicales avec le français. Pour rester dans le domaine des transports, pourquoi le mot *ùostas* désigne-t-il un port maritime ou un aéroport ?

Curieusement, ce mot lituanien, qui paraît si étrange, est un parent éloigné du mot français *huis* 'porte' (dont vient *huissier*), employé aujourd'hui principalement dans l'expression à *huis clos*. *Huis* est issu du latin tardif *ustium*, altération du latin classique *ostium* 'entrée, ouverture; porte'. Ce dernier est en rapport avec le lat. *os, oris* signifiant 'bouche' et 'entrée, orifice', ce qui permet de le rapprocher des mots fr. issus de *os, oris*: *oral, orifice, orée, ourler*.

Dans la même famille étymologique, notons les mots fr. *osciller, osculation* (ce dernier, terme de géométrie, dont le sens propre est 'action de baiser, d'embrasser', est issu du lat. *oscula* 'petite bouche', mot apparenté à *auscula*, de même sens.

La base indo-européenne serait *ous(t)- 'bouche, orifice' et par extension, embouchure'. Dans nos langues, on trouve, outre le lituanien *ùostas*, des termes de consonance proche désignant la bouche humaine, comme polonais *usta*, russe *usta* 'bouche' ,

Le nom de la ville italienne d'*Ostie* (en italien : *Ostia*), située à proximité de l'embouchure du Tibre, semble avoir la même origine. Cela n'est pas étonnant : historiquement, Ostie est l'ouverture de Rome sur la Méditerranée. La proximité phonétique et celle de sens entre *Ostia* et le mot lituanien *ùostas* sont absolument remarquables.

On comprend aisément le lien d'une part entre « bouche » et « embouchure », puisqu'en français, le delta d'un fleuve s'appelle *bouche* (cf. *Bouches du Rhône*). D'autre part, le rapport entre « embouchure » et « port » est tout aussi naturel : dès l'Antiquité, des ports maritimes étaient créés à l'embouchure des fleuves les plus importants permettant l'accès à l'intérieur des terres.

Entre l'eau et le feu

On pourrait penser que le lituanien *ùostas* 'port' et les mots apparentés dans nos langues signifiant 'bouche' et 'embouchure' ont un rapport avec le terme français *estuaire*, puisque ce dernier semble phonétiquement proche et qu'il désigne lui aussi une embouchure de fleuve formant une sorte de golfe profond où les marées se font sentir. En réalité, *estuaire* a une origine complètement différente. Aussi étrange que cela puisse paraître, il fait partie de la famille des mots tels que *été, estival, édifier*. Il vient du latin *aestuarium* 'endroit inondé par la mer à la marée montante', substantif dérivé de *aestus* 'chaleur brûlante' et 'mouvement des flots' : pour les Anciens, la marée était comparée au bouillonnement de la mer à cause de la chaleur dispensée par le soleil. La racine i.-eu. est *aidh- 'brûler'.

L'idée d'« ouverture » explique également le rapport presque évident qui existe en français entre les substantifs *port* et *porte*, mais la racine originelle est dans ce cas différente.

Port et *porte* font partie d'une vaste famille issue d'une racine i.-eu. *per- signifiant 'traverser', représentée notamment dans le grec *peirein* 'traverser, transpercer ; couper' (> fr. *péroné, pore*). Le verbe fr. *porter* est issu du lat. *portare* 'faire passer, transporter'. Ce verbe lat. est lié à *porta* 'passage; ouverture aménagée pour permettre le passage' (> fr. *porte*) et *portus* 'passage; porte; entrée de l'abri aménagé sur une côte pour recevoir des bateaux' (> fr. *port, portuaire*).

Par ailleurs, on retrouve la racine i.-eu. *per- et l'idée de « traverser » (au sens propre comme au sens figuré) dans l'allemand *fahren* 'aller en utilisant un moyen de transport', l'anglais *ferry* 'endroit où l'on traverse une rivière', *ferry-boat* 'bac' (> fr. *ferry*), le russe *parom* 'bac, ferry', le latin

peritus ‘expérimenté’, (*ex*)*perior* ‘essayer’ (> fr. *expert*, *expérience*, etc.).

Bibliographie

- Allières J., *Les langues de l'Europe*. P. : PUF, 2000.
- Baggioni D., *Langues et nations en Europe*. Paris : Payot, 1997.
- Beacco J.-Cl., « Elaborer des politiques linguistiques éducatives en Europe », *Le Français dans le monde*, 330, 2003, pp.18-20.
- Benveniste E., *Vocabulaire des institutions indo-européennes*. T. 1, 2. P., 1969.
- Calvet L.-J., *Histoires de mots: étymologies européennes*. P. : Payot, 1993.
- Chicouène M., Skupas L.-A., *Parlons lituanien : langue et civilisation*. P. : L'Harmattan, 1998.
- Delamarre X., *Le vocabulaire indo-européen. Lexique thématique*. P., 1984.
- Ernout A., Meillet A., *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. P., 1951.
- Garrus R., *Les étymologies surprises*. P., 1988.
- Geysen R., *Dictionnaire des formations analogues en 7 langues : latin, italien, espagnol, français, anglais, néerlandais, allemand*. Paris, Gembloux : Duculot, 1985.
- Gobert F., « La dénomination étymologie populaire ou l'utopie d'une terminologie non ambiguë », - *Cahiers de lexicologie*, 81, 2, 2002, pp. 5-37.
- Goursau H., Goursau M., *Dictionnaire européen des mots usuels : français – anglais – allemand – espagnol – italien – portugais*. Saint-Orens-de-Gameville : Goursau, 1989.
- Gransaignes d'Hauterive R., *Dictionnaire des racines des langues européennes*. P. : Larousse, 1948.
- Guide pour l'élaboration des politiques linguistiques en Europe* Projet 1, avril 2003, www.coe.int/lang/fr/
- Guiraud P., *L'Étymologie*, P. : PUF, 1964.
- Guiraud P., *Structures étymologiques du vocabulaire français*. P. : Payot, 1986.
- Hagège C., *L'enfant aux deux langues*. P. : O. Jacob, 1996.
- Kersaudy G. : (2001), *Langues sans frontières. A la découverte des langues de l'Europe*, Paris : Autrement
- Kluge F., *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*. Berlin, 1963.
- Mallory J.P., Adams D.Q. (dir.), *Encyclopaedia of Indo-European Culture*. Chicago : Fitzroy Dearborn, 1997.
- Partridge E., *Origins : A short etymological dictionary of modern English*. London, 1966.
- Pokorny J., *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*. Bd 1,2. Bern, München, 1959-1965.
- Reinheimer S., Tasmowski L., *Pratique des langues romanes: espagnol, français, italien, portugais*, P.: L'Harmattan, 1997.
- Rey A. (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert, [1992] 1994.
- Rey-Debove J. , *La linguistique du signe : Une approche sémiotique du langage*. P. : A. Colin, 1998.
- Sakhno S., *Dictionnaire russe – français d'étymologie comparée : Correspondances lexicales historiques*. Paris : L'Harmattan, 2001.
- Sergent B., *Les Indo-Européens : Histoire, langues, mythes*. Paris : Payot, 1995.
- Vial E., *Les noms des villes et des villages*. Paris : Belin, 1983.
- Walter H. (1988), *Le français dans tous les sens*, Paris, Laffont, 416 p.
- Walter H. (1994), *L'aventure des langues en Occident : leur origine, leur histoire, leur géographie*, Paris, Laffont, 498 p.
- Walter H. (1998), *Le français d'ici, de là, de là-bas*, Paris, Lattès, 480 p.